

Objekttyp: **FrontMatter**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **3 (1911)**

Heft 8

PDF erstellt am: **25.09.2024**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

### **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE SYNDICALE

## SUISSE

Organe de l'Union suisse des Fédérations syndicales

Paraît une fois par mois

Rédaction: Secrétariat de l'Union suisse des Fédérations syndicales, Kapellenstrasse 6, Berne

Abonnement: 3 fr. par an

### SOMMAIRE:

	Page		Page
1. † Ferdinand Thies . . . . .	101	4. Union suisse des fédérations syndicales (Rapport de gestion) . . . . .	107
2. Le mouvement syndical suisse en 1910 . . . . .	102	5. Union suisse des fédérations syndicales (Congrès syndical suisse) . . . . .	111
3. La révision de la loi fédérale sur les fabriques . . . . .	104	6. Mouvements de salaire et luttes économiques en Suisse . . . . .	113

## † Ferdinand Thies.

A l'hôpital de la petite ville bernoise Berthoud, décéda, jeudi passé (31 août), notre camarade *Ferdinand Thies*, âgé de 62 ans.

Déjà l'hiver passé, le camarade Thies se plaignait de douleurs qui, selon l'avis du médecin, devaient être considérées comme suites de faiblesse d'âge et que le défunt avait supportées avec beaucoup de patience. Mais les maux s'aggravèrent subitement à tel point qu'il dut garder le lit, et un mal d'estomac intensifia encore les souffrances du malade. Enfin, la semaine précédente, il fallut le transporter à l'hôpital où le malheureux expira, après un séjour d'un jour et demi, à la suite d'une apoplexie cérébrale.

Ferdinand Thies, fils d'un cordonnier, est né en 1849, à Sollnow, en Poméranie. Après avoir terminé ses classes de l'école primaire, il entra en apprentissage comme typographe, puis sortant d'apprentissage il se mit à voyager. Bientôt, le service pour la patrie appela Thies à Mannheim où il travailla de son métier, après avoir fait son service, et où il s'est marié ensuite.

De Mannheim, il passa à Francfort où il occupa une place prépondérante dans le mouvement ouvrier. Peu après, Thies s'est rendu à Strasbourg, et là on le trouve déjà dans les premiers rangs des socialdémocrates. Ajoutons, tout de suite, qu'à ce moment il n'était pas facile, en Allemagne, d'être membre et encore moins d'être militant du parti socialiste ou des syndicats. En effet, la police prussienne n'a pas tardé de s'occuper de notre camarade qui a dû fuir pour éviter les persécutions des agents de Bismarck.

Thies se rendit en France et habita Paris avec sa famille, pendant cinq ans. A cette occasion, il a appris à connaître, en même temps que la langue française, le mouvement ouvrier de France. Il nous a toujours déclaré que, parmi

les théoriciens et militants du mouvement ouvrier français, c'était Benoît Malon qui convenait le mieux à sa propre pensée. Le camarade Thies, persécuté lui-même pendant longtemps, a toujours conservé un cœur tendre pour toutes les victimes de leur opinion et ainsi nous avons constaté chez lui une large tolérance pour les anarchistes et pour les syndicalistes, malgré qu'il était socialdémocrate et, sur le domaine du mouvement syndical, un centraliste convaincu.

Enfin, le camarade Thies quitta Paris pour se rendre à Genève où il travailla pendant quatre années. Sa nomination au poste de rédacteur de l'organe socialiste *Mannheimer Volksstimme* l'appela à Mannheim.

Après avoir ainsi lutté pour la cause ouvrière pendant deux années, Thies fut saisi par la justice bourgeoise et dut faire 15 jours de prison préventive, après lesquels il fut libéré, grâce à l'appui d'un défenseur excellent. Toutes ces tracasseries le dégoûtèrent de sa patrie, et Thies se rendit de nouveau en Suisse en 1895 et à Bienne, puis à Berne et à Zurich, il travailla comme ouvrier typographe.

Dans le courant de l'année 1899, le camarade Thies fut élu rédacteur de l'*Arbeiterstimme* (l'organe de l'ancien Gewerkschaftsbund), il a travaillé avec un zèle remarquable à ce poste, jusqu'au moment où l'*Arbeiterstimme* fut liquidée (31 décembre 1908).

Une année après la formation de l'Union syndicale, le camarade Thies entra comme secrétaire au service de la Fédération suisse des travailleurs de l'alimentation.

A ce poste, il fit encore tout son possible pour remonter, avec la collaboration du camarade Viret, l'organisation des travailleurs de l'industrie du tabac. Mais la tâche fut trop pénible, les exigences qu'une organisation syndicale impose à un fonctionnaire consciencieux, dépassèrent les forces du vieux camarade.

Il s'est retiré avec une modeste subvention de l'Union syndicale, en gagnant le reste de ce